

Gaston CALMETTE
Directeur-Gérant

RÉDACTION DU SUPPLÉMENT
Francis CHEVASSU

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
Paris, 26, rue Drouot (9), Paris

Sommaire

E. BRIEUX.....	Les bienfaiteurs
MIGUEL ZAMACOIS.....	Le martin-pêcheur
MICHEL AUBÉ.....	L'Atlantide
SUZANNE ABOUT.....	La cerise
M.-C. CROZE.....	Nouvelle inédite
EDMOND CLÉRAY.....	Goujon inédit
DAUPHIN MEUNIER.....	« Maître Pierre »
TANCRÈDE MARTEL.....	Le robinetier
JULES SIMON.....	de fontaines
ANDRÉ BEAUNIER.....	Les petits métiers
LIEUTENANT LAUTOUR.....	Beaumarchais
	aviateur
	romantique
	Poésie inédite
	Chateaubriand
	A travers les Revues
	« Journal d'un spahi
	au Soudan »
	Le livre du jour

Page Musicale

RHENÉ-BATON..... L'âme des iris

LES BIENFAITEURS

SCÈNE INÉDITE

M. Brioux, que l'Académie française vient d'élire au fauteuil de Ludovic Halévy, a dénoncé avec beaucoup de vigueur les tares de la société moderne. Une de ses pièces les plus significatives, *Les Bienfaiteurs*, sera reprise prochainement dans un grand théâtre du boulevard, remaniée et accrue de scènes inédites qui lui donneront l'intérêt d'une œuvre nouvelle. C'est une de ces scènes que nous avons la bonne fortune d'offrir à nos lecteurs.

André Cocherel a quitté la maison familiale à vingt-cinq ans pour suivre une aventure. Il y revient, rappelé par sa sœur, Pauline, afin de recueillir un héritage. Une vieille tante, en effet, a partagé sa fortune entre lui et Marcelle, une jeune parente pauvre, recueillie par Pauline, qui, du reste, est à la tête de toutes les œuvres de charité de sa ville de province dont elle préside le comité général. Tombant dans ce milieu de bienfaiteurs, Cocherel, qui a connu toutes les débauches, raconte à Pauline et à Marcelle sa vie de misère, son relèvement, et expose ainsi la théorie de la vraie charité qui n'est ni l'assistance administrative, ni l'aumône sans bonté.

COCHEREL
Je n'ai pas dit qu'il fallait être féroce... Cette charité-là ne fait que des révoltes. L'autre fait des aigreurs.

PAULINE
Qu'en sais-tu ?

COCHEREL
Ce que j'en sais ? J'en sais quelque chose, puisque je l'ai été, mendigot...

PAULINE
Tu as mendigé ?

COCHEREL
Dans la rue, parfaitement... (Souriant en regardant la porte de droite.) Il ne faut pas que je dise cela trop haut, parce que si elle m'entendait, la belle dame de charité, elle ne voudrait plus me donner la main... Je m'emballe... Je m'emballe...

PAULINE
Ne faites pas attention. Du reste, je puis vous raconter tout cela sans m'exciter. Écoutez-moi, Pauline, tu vas voir... Je n'ai pas à me vanter, ni à faire l'hypocrite : si j'en suis arrivé où je vais te dire, à un certain moment, c'est que le courage ne m'était pas encore venu d'accepter toutes les besognes. Alors, un jour, à bout de tout, n'ayant pas trouvé chez un camarade le gîte que je cherchais pour la nuit, je me suis dit : « Nom de Dieu ! »

PAULINE
Mande pardon. Je me dis : « Je ne vais pourtant pas, tout de même, coucher à la belle étoile ! » J'ai fait froid. J'avais perdu la tête. J'étais comme une bête forcenée. J'en étais à crier : « Au secours ! » au hasard, comme quelqu'un qui se noie.

MARCELLE
Comme quelqu'un qui se noie !

COCHEREL
Oui. Je me suis décidé à mendier. Les premières fois, ce n'est pas si facile qu'on pourrait le croire. Lorsqu'on en a pris l'habitude, c'est tout simple ; mais la première fois... Enfin, après avoir laissé s'éloigner sans rien leur dire deux ou trois passants, je me donnai ma parole d'honneur d'accoster le premier qui tournerait le coin de la rue. Je le vois encore avec son parapluie qui brillait sous l'averse à la lueur du bec de gaz. Je lui dis moi-à-propos avec des mots... Réaliser de la beauté et de la gloire.

COCHEREL, pas à l'unisson.
Ma foi, ça se pourrait bien.

MARCELLE
Il le faut, vous entendez, il le faut !

COCHEREL, de même.
Du moment que vous l'ordonnez, ma cousine, ce sera fait.

MARCELLE, presque à elle-même.
Oh ! si vous le faisiez... parce que je vous l'ai ordonné !

COCHEREL
Eh bien ?

MARCELLE, froide.
Ce serait trop !

Brieux.
Oui, oui, je comprends.

COCHEREL
N'est-ce pas ? On a chaud, on se sent de l'amitié pour tout le monde. Et petit à petit la honte disparaît, on s'aperçoit que travailler, on est son maître ; on a plaisir, dans une certaine mesure, à le plaisir du jeu... mais oui : l'incertitude de ce qu'on va recevoir. Impossible de se faire une idée là-dessus. Dans les premiers temps, je croyais que les plus huppés donneraient davantage. C'est une erreur de débutant. Alors, tu comprends, on s'habitue. On n'a aucune reconnaissance à ceux qui donnent, parce qu'on les a sollicités, cherchés, attendus. On considère l'aumône comme le salaire de sa patience ou de son ingéniosité, et, tout doucement, on devient mendigot, c'est-à-dire ivrogne et paresseux.

PAULINE
On ne peut pourtant pas conseiller aux gens de garder leurs mains dans leurs poches lorsqu'un misérable les supplie.

COCHEREL
Ben non. D'ailleurs, les mendigots, tu sais, ce sont des pauvres bougres tout de même. L'erreur, c'est qu'on croit avoir fait la charité lorsqu'on a fait l'aumône. La vraie charité, la vraie, je l'ai rencontrée une fois et elle m'a sauvé la vie — peut-être plus. (Riant.) M'en a-t-il dit ! M'en a-t-il dit ! ce client-là ! Ah ! je te jure qu'il n'avait pas la langue dans sa poche. (Il rit.)

PAULINE
Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

COCHEREL
Il m'a appelé de tous les noms : Fainéant, paresseux, va-nu-pieds, voleur de pauvres, vaurien, apache, j'en passe et des meilleures... Il en avait des épithètes à sa disposition, le gaillard ! Après, il m'a emmené boire un verre avec lui, il m'a fait causer. Peu à peu, je me suis laissé aller à conter mon histoire. Quand on est pauvre, c'est souvent de cela qu'on est le plus pauvre : une oreille amicale et compréhensive ; souvent, ce qui vous manque le plus, alors qu'on manque de tout, c'est quelqu'un qui vous écoute avec intérêt. Celui-là m'a casé dans un garni. Le lendemain, il m'a apporté une ancienne belle redingote à lui. C'était déjà beaucoup. Il y a des choses qu'on accepte de faire lorsqu'on est en guenilles, et qu'on ne fait plus avec des vêtements décentes. La dignité vient beaucoup du costume. Mon nouvel ami était piston dans un bal public. Il m'a fait accepter dans son orchestre.

MARCELLE
Le brave homme ! Mais qu'il a dû être heureux !

PAULINE
Pourquoi ?

MARCELLE
Pourquoi... Pour rien.

COCHEREL
Alors je gagnais ma vie honnêtement, et je me regardais avec orgueil dans les glaces des devantures. Celui-là m'a sauvé de tout et de pire... Grâce à lui, j'étais relevé. Tu comprends la différence. L'aumône du passant entretient la misère et la mendicité, elle la prolonge, la fait durer, l'encourage, la rend un mal chronique et accepté. La vraie charité, c'est celle qui met les gens en état de se passer d'elle. Il n'y en a pas d'autre (Un temps). Je ne me rappelle pas avoir parlé aussi longtemps sans prendre quelque chose.

PAULINE
Veux-tu une tasse de thé ?

COCHEREL
Non, merci. Mes amis m'attendent pour l'apéritif... Quand il est mort, mon vieux piston, j'ai eu plus de chagrin qu'à la mort de mon père.

PAULINE
Oh !

COCHEREL
Dame ! Des pères, tout le monde en a. (Un temps.) — A tout le monde. Écoute, je te donnerai tout de même dix mille francs pour tes œuvres.

PAULINE
Vrai ! Oh ! Merci ! merci pour les pauvres ! (Elle l'embrasse.)

COCHEREL, à part.
Elle ne m'a pas embrassé d'aussi bon cœur quand c'était pour mon compte.

MARCELLE
Ma tante, moi aussi, si vous voulez bien accepter.

(Entrent toutes les dames, et après elles, Georges Escandin. — Pauline va au-devant d'elles.)

MARCELLE, un peu exaltée, à part à Cocherel.
Et maintenant, — délivré de la gêne, cette fois — vous allez rentrer à Paris reprendre vos rêves, les réaliser... Réaliser de la beauté et de la gloire.

COCHEREL, pas à l'unisson.
Ma foi, ça se pourrait bien.

MARCELLE
Il le faut, vous entendez, il le faut !

COCHEREL, de même.
Du moment que vous l'ordonnez, ma cousine, ce sera fait.

MARCELLE, presque à elle-même.
Oh ! si vous le faisiez... parce que je vous l'ai ordonné !

COCHEREL
Eh bien ?

MARCELLE, froide.
Ce serait trop !

Brieux.
Oui, oui, je comprends.

L'ARCHE DE NOÉ

XXII

LE MARTIN-PÊCHEUR

Sous le ciel pâle du matin
La rivière silencieuse
Déroule sa nappe d'éclair :
C'est la minute merveilleuse...

La plaine, le ciel, l'eau, sont blancs,
Car le soleil n'a pas encore
Maillé de tons violents
Le masque blême de l'aurore.

C'est le renouveau matinal
De la nature reposée ;
Le flot miroite, virginal,
Entre deux berges de rosée.

Le saule d'argent velouté
Étend ses bras et son torse,
Et bâille, vieux arbre édenté,
D'un trou béant de son écorce.

Un peu de brouillard nonchalant
Du bord d'un trou de rat humide
Tout à coup, très fort, a lancé
Quelques ailettes en fer blanc
Ont l'air de briller à la surface...

C'est le calme des beaux matins
Que profanent tout à l'heure
Les trains de bateaux serpents
Dont la sirène, là-bas, pleure !...

Mais voici qu'un gnome exerce
Du bord d'un trou de rat humide
Tout à coup, très fort, a lancé
Quelques ailettes en fer blanc
Ont l'air de briller à la surface...

Quel est donc le bizarre objet
Qu'a choisi ce gnome invisible
Pour faire un joli ricochet
Le long de la berge paisible ?

Est-ce un joyau miraculeux ?
Est-ce un email diabolique,
Aux reflets verts, aux rayons bleus,
Sorti du creuset de Lalique ?

On ne sait pas !... Mais cela tient
Vraiment de la sorcellerie,
Car tout à fleur d'eau se maintient
La merveille d'orfèverie...

Qui la soutient ? C'est un zéphyr,
Petit voleur à la marelle,
Car ça n'a point d'aile un saphyr,
Ça n'a pas d'aile une émeraude !

Et fuyant dans le matin clair,
Tous les arcs-en-ciel de l'espace
Les résument dans un éclair,
C'est un martin-pêcheur qui passe !

Miguel Zamacoïs.

L'Atlantide

Le bruit a couru, ces jours-ci, — mais il s'est un peu perdu dans le tumulte d'événements plus modernes et plus vifs, — le bruit a couru qu'on avait retrouvé l'Atlantide. Cette aventure, qui a peut-être laissé plusieurs Parisiens indifférents, a beaucoup de charme pour les vieux humanistes ; et ils n'auraient guère été plus étonnés ni plus contents, s'ils avaient appris soudain que le grand Pan avait ressuscité. Seulement, ils se méfient... A-t-on retrouvé vraiment l'île mystérieuse ?

C'est Platon, parmi les auteurs anciens, qui a le plus abondamment parlé de l'Atlantide, dans le *Timée* et dans le *Critias*. Et parcourus ces beaux récits.

Les interlocuteurs du *Timée* sont, avec Socrate, Critias et Hermocrate. La veille de ce jour où ils se réunissent, Socrate leur a exposé sa politique. Pour répondre à une telle politesse, ils ont promis de tenir, à leur tour, des propos dignes de leur hôte. Et Critias va raconter « une histoire fort singulière mais parfaitement vraie ». Cette histoire vient de Solon, le plus sage des sages. Solon l'avait racontée à son ami Dropide, qui était le bisaipe de Critias. Et Dropide l'avait racontée à son fils, lequel, plus tard, âgé de quatre-vingt-dix ans, la racontait au petit Critias qui avait dix ans. Et Critias insistait : il ne veut pas qu'on prenne ce récit pour une fable, c'est un fait de l'ancienne histoire des Athéniens. Il le raconte à son tour, afin d'être agréable à Socrate. Il le raconte aussi, pieusement, pour rendre hommage à la déesse tutélaire d'Athènes, car on célèbre la fête des petites Panathénées. Il le raconte, comme il « chanterait un hymne » à la déesse.

Donc, Solon voyageait en Égypte. Il arriva dans une ville appelée Sais ; les habitants de cette ville honoraient une divinité qu'ils nommaient Nèith ; mais le nom de Nèith, en grec, est Athéné. Solon fut très bien accueilli par les habitants de Sais ; il interrogea les prêtres sur les antiquités du monde. C'est, en effet, l'Égypte qui est la gardienne des plus anciennes traditions. Pour les Grecs, toutes choses ont été renouvelées par le déluge de Deucalion ; tandis que l'Égypte, en fait de déluge, ne connaît que les débordements réguliers et bienfaisants du Nil : ainsi, elle a gardé, dans ses temples et dans ses bibliothèques, tous les documents relatifs à la vieillesse de la terre.

Il faut noter que c'est d'Égypte que vient l'histoire de l'Atlantide. L'Égypte a été, pour toute l'antiquité, l'archéologue, la savante, la vénérable.

Et le vieux prêtre de Nèith, que les Grecs nomment Athéné, raconta au jeune Solon qu'Athènes, avant la grande éruption des eaux, fut prospère, magnifique, excellente par la sagesse de ses lois, glorieuse par ses actions, les plus belles dont on avait ou parler sous le ciel. Tout cela, dit le vieux prêtre de Nèith, remonte à neuf mille années.

Or, le plus mémorable exploit d'Athènes, celui qui atteste la plus extraordinaire vertu, les livres des Égyptiens l'ont enregistré : Athènes détruisit une puissante armée qui, partie de l'Océan Atlantique, envahissait insolemment l'Europe et l'Asie.

Qu'était-ce donc que cette armée ? — L'armée de l'Atlantide.

Et qu'était-ce que l'Atlantide ? — Voici.

A cette époque-là, on ne pouvait pas traverser l'Océan Atlantique : on y rencontrait une île, en face du détroit que les Grecs appellent les Colonnes d'Hercule... Cette île — c'est l'Atlantide — « était plus grande que la Libye et l'Asie réunies ; les navigateurs passaient de la sur les autres îles, et de celles-ci sur le continent qui borde cette mer... ». Et, pour tout ce qui est en deçà du détroit, cela ressemble à un port dont l'entrée est étroite, tandis que le reste est une véritable mer, de même que la terre qui l'entoure a tous les titres à être appelée un continent.

Si tous les détails de cette description géographique ne sont pas la clarté même, un point n'est pas douteux : Platon place l'Atlantide au-delà des Colonnes d'Hercule, circonstance à laquelle ne s'applique pas du tout l'hypothèse nouvelle, qui voudrait que l'Atlantide fût la Crète archaïque... Même archaïque, la Crète ne concorde pas avec la géographie du *Timée*.

Le vieux prêtre de Nèith raconte ensuite que, dans cette île d'Atlantide, des rois régnaient et avaient constitué une formidable puissance. Ils dominaient l'île et beaucoup d'autres îles ; même ils possédaient une partie du continent voisin. En outre, ils s'étaient emparés de la Libye jusqu'à l'Égypte et de l'Europe jusqu'à la Tyrhénie.

Un jour, leur ambition s'accrut encore : ils rêvèrent de posséder la Grèce, l'Égypte, et enfin tous les pays qui, par rapport à l'Égypte, sont situés en deçà des Colonnes d'Hercule.

C'est alors qu'Athènes se manifesta. A la tête des Grecs d'abord, puis à la tête d'une coalition dans laquelle entrèrent tous les peuples voisins, elle repoussa les envahisseurs, elle préserva les divers pays d'un esclavage où ils seraient tombés, sans son effort, elle leur garantit la liberté.

Tel fut le triomphe d'Athènes ; et tel est le coup terrible que reçut l'orgueilleuse civilisation de l'Atlantide. Mais une effroyable catastrophe anéantit et la victoire et la défaite. Platon raconte qu'il y eut des tremblements de terre, des inondations : en une seule nuit, tous les guerriers de la Grèce furent engloutis à la fois « dans la terre entrouverte ». Quant à l'Atlantide, « elle disparut sous la mer ».

Voilà, dans le *Timée*, le récit de Critias, que Critias tient de son grand-père, lequel, d'après Solon, rapportait les dires des prêtres égyptiens.

Et Critias a fait ce récit avec amour. Il se rappelle tout pour mot les paroles de son grand-père. Il dit : — « Je serais fort surpris d'en laisser échapper quelque chose ; j'avais alors tant de plaisir et de joie enfantine à entendre cette histoire, le vieillard m'instruisait de si bon cœur, répondait si volontiers à mes questions, qu'elle est restée gravée dans ma mémoire. »

Tels sont les renseignements que le *Timée* nous donne sur l'île étonnante de l'Atlantide. Ils manquent un peu de précision. Mais nous avons aussi le témoignage du *Critias*. Malheureusement, nous ne possédons ce dialogue qu'à l'état de fragment ; Platon ne l'a point terminé. Le *Critias* est la suite du *Timée* : Platon y réalisait sa république sous les espèces des anciens Athéniens, vainqueurs de l'Atlantide. Et la prodigieuse victoire que les anciens Athéniens avaient remportée sur les envahisseurs occidentaux garantissait la valeur nationale des mœurs et des institutions que Platon recommandait comme les principes de sa république ; de sorte qu'on peut poser la question de savoir si l'importance attribuée à cette victoire des Athéniens, par suite la grandeur attribuée à la civilisation de l'Atlantide, ne sont pas des arguments de dialectique ingénieuse et tendancieuse.

Critias, dans le dialogue qui porte son nom, revient au récit de Solon. Et il résume d'abord ce qu'il a dit dans le *Timée*. Ces choses datent de neuf mille ans : ce fut une guerre « entre les peuples qui habitent en deçà d'Hercule ». D'un côté, Athènes avait le commandement ; de l'autre, il y avait les rois de l'Atlantide, île plus grande que la Libye et l'Asie, aujourd'hui submergée et qui n'est plus dans la mer qu'un limon gênant pour les navigateurs.

Premièrement, Critias décrit la beauté et les richesses de l'Attique, les mœurs et les institutions anciennes. Il parle aussi des peuples barbares et il s'excuse de leur donner des noms grecs. Mais, dit-il, les Égyptiens, de qui Solon tenait toute cette histoire, avaient traduit ces noms dans leur langage ; et, à son tour, Platon, cherchant le sens de chaque nom, l'écrivit dans la langue grecque... Ces manuscrits de Solon étaient chez mon aïeul et sont encore chez moi à l'heure qu'il est ; je les ai fort étudiés étant enfant ». Puis Critias arrive à l'Atlantide. Et voici ce qu'il en raconte.

Les dieux s'étaient partagé la terre et chacun d'eux régnait sur un peuple avec douceur. Neptune reçut en partage l'île d'Atlantide. Dans une plaine « non loin de la mer, au milieu de l'île », Neptune installa les fils qu'il avait eus d'une mortelle...

Et, tout de suite, notons que la présence de Neptune donne à ce récit le caractère d'une fable mythologique. Notons aussi un renseignement qui ne concorde pas avec ceux que donne le *Timée* : une plaine est, à la fois, proche de la mer et au milieu de l'île ; — et ainsi, l'île ne serait donc pas très grande !

A peu de distance de cette plaine, il y avait une montagne où habitait Événor, « un de ces hommes qui, à l'origine des choses, naquirent de la terre ». Il habitait la avec sa femme Leucippe. Ils eurent une fille, Clito, dont Neptune s'éprit. Neptune l'épousa et il fortifia la colline d'Événor : « Il fit des enceintes de mer et de terre alternativement, les unes plus

petites, les autres plus grandes, deux de terre et trois de mer ». Etc... Il embellit et il orna toute l'île, fit jaillir du sol deux sources, l'une chaude et l'autre froide... Etc... La mythologie continue.

C'est la postérité de Neptune qui, pour le beau royaume de l'Atlantide, s'empara de toutes les régions que le *Timée* a signalées.

Merveilleuse prospérité de l'île. Elle produisait tous les métaux utiles, notamment et en abondance l'orichalque, qui est, après l'or, le plus précieux des métaux. Elle produisait tous les matériaux dont les arts ont besoin. Nombre d'animaux, sauvages ou apprivoisés, les éléments en quantité. Beaux pâturages, marais, lacs, fleuves. Tous les parfums de la terre, racines, herbes, plantes, sucs distillés par les fleurs ou les fruits. Enfin, tous les trésors de la nature. Les habitants construisirent des temples, des palais, des ports, des bassins pour les vaisseaux. Ils jetèrent des ponts sur les fossés circulaires que la mer emplissait et qui entouraient l'ancienne métropole ; et ils mirent en communication la demeure royale avec le reste de l'île.

Suit la description du palais des rois. Et c'est ici que la nouvelle hypothèse trouve à s'accrocher, si elle signale, en effet, de véritables analogies entre la description que donne le *Critias* et les révélations qu'ont apportées les récentes fouilles de Crète. Voici la description du *Critias*.

Ce palais avait été construit à l'emplacement de l'ancienne demeure du dieu. Les rois, les uns après les autres, l'avaient embellie avec faste. On ne pouvait qu'admirer tant de grandeur et de beauté. Au milieu de la ville s'élevait le temple de Neptune et de Clito. On y venait, chaque année, des dix provinces de l'empire apporter les prémices de la terre. L'aspect du temple était barbare. L'extérieur, excepté les extrémités, était revêtu d'argent ; les extrémités étaient d'or. La voûte était d'ivoire incrusté d'argent, d'or et d'orichalque. Une statue d'or représentait le dieu debout sur son char ; et sa tête touchait la voûte du temple. Autour de lui, cent néréides étaient assises sur autant de dauphins.

Autour de la ville centrale, il y avait une plaine fertile et admirable, riche d'eaux et d'incompréhensibles moissons.

Tels sont les principaux traits de la description que fournit le *Critias* : elle est beaucoup plus précise que celle du *Timée*.

La nouvelle hypothèse consiste à supposer que l'Atlantide serait la Crète archaïque. Il paraît démontré que certaines parties du palais de Knossos datent bien du dixième siècle avant notre ère. Au temps de la dix-huitième dynastie égyptienne — et n'oublions pas que, dans les dialogues de Platon, les traditions relatives à l'Atlantide sont données comme étant de source égyptienne, — donc, au temps de cette dix-huitième dynastie, la Crète fut un prodigieux empire, au comble de sa prospérité. Seulement, la puissance crétoise fut abolie et, semble-t-il, par une invasion phénicienne. On a la preuve archéologique d'une rude et complète destruction de Knossos.

Il y a des difficultés, cependant. L'hypothèse nouvelle utilise beaucoup plus la description du *Critias* que celle du *Timée*. Or, s'il est vrai que la description du *Critias* est plus précise que celle du *Timée*, elle est aussi beaucoup plus mêlée d'éléments mythologiques ; et, dans son faste, elle a merveilleusement l'air d'un conte de paradis terrestre. Mais, il y a un point sur lequel le *Timée* et le *Critias* sont tout à fait d'accord, c'est la situation de l'Atlantide, qu'ils placent l'un et l'autre au-delà des Colonnes d'Hercule ; et cela ne convient pas à la Crète. Il y a un second point sur lequel le *Timée* et le *Critias* sont d'accord, c'est la cause qui a réduit à néant la civilisation de l'Atlantide. Certes, les rois de l'Atlantide furent vaincus par la coalition des peuples méditerranéens, à la tête desquels les Athéniens — et non les Phéniciens — s'étaient placés. Mais, l'anéantissement de l'Atlantide, c'est une cause naturelle, c'est un tremblement de terre et une formidable invasion des eaux qui l'ont amené. Tandis que la puissance crétoise n'a pas connu ces tribulations.

De sorte que la nouvelle hypothèse ne semble pas être parfaitement concluante. Elle ne réduit pas à rien les hypothèses antérieures. Et celles-ci sont fort nombreuses. Beaucoup d'érudits, et d'autres, ont eu leur opinion sur l'Atlantide. Et il n'est pas jusqu'à ce Bailly, qui, maire de Paris, devait avoir autre chose en tête, qui n'ait réfléchi là-dessus. Il voulait, lui, chercher l'Atlantide vers le Spitzberg ou le Groenland !...

D'autres ont identifié l'Atlantide et l'Amérique : n'était-ce pas l'opinion de Buffon ?... D'autres ont pensé aux Canaries, aux Açores ; d'autres, à la Scandinavie ; d'autres, à la Perse ; d'autres, au Maroc ; d'autres, à Sodome et à Gomorre ; d'autres, aux Antilles. Et ce n'est pas tout !...

D'autres ont peut-être été plus sages, qui ont voulu considérer l'Atlantide comme une sorte de roman philosophique, du genre de l'*Utopie* de Thomas Morus.

C'est à cette opinion que je me rangeais, quant à moi, le plus volontiers. Et pour les raisons que voici.

Les contes abondent dans les dialogues platoniciens ; le mythe est l'extrême aboutissement de la dialectique platonicienne. Et ne voit-on pas comment l'auteur du *Timée* et du *Critias* utilise son Atlantide pour y situer, sous une forme concrète, sa république idéale ?... Si Platon avait réellement désigné une terre et un peuple authentiques, n'aurait-il pas donné des renseignements assez précis pour qu'on ne pût, maintenant, en cherchant à identifier cette Atlantide, hésiter entre le Groenland, le Maroc, la Scandinavie, la Crète et l'Amérique méridionale ?... Les différences qu'il y a entre la description du *Timée* et celle du *Critias* n'indiquent-elles pas la liberté avec laquelle il évoquait cette Atlantide ?...

Enfin, toute cette histoire me paraît avoir les caractères manifestes d'une splendide invention idéologique. Bien qu'il en affirme l'authenticité (avec une insistance qu'on pourrait déjà considérer comme assez bien démonstrative), Critias la présente, en fait, comme un conte, comme une légende.

Et ainsi, les érudits, les archéologues qui vont à la recherche de l'Atlantide sont peut-être les dupes du charmant artifice platonicien. Leur aventure serait plus chimérique que celle des chevaliers qui allèrent à la quête du graal... Belle aventure, tout de même, mais décevante !

Michel Aubé.

LA CERISE

NOUVELLE INÉDITE

Il y a vraiment des gens qui n'ont pas de chance ; Maurice Hautelin en est de ceux-là : rien ne lui réussit. Il suffit qu'il achète une valeur pour qu'elle baisse, qu'il tienne à un objet pour qu'il se casse, qu'il prenne une canne pour qu'il pleuve, qu'une femme lui plaise pour qu'il lui déplaise, et vice versa.

Bien qu'il mange comme quatre, Hautelin ne parvient pas à engraisser, et, ne buvant que de l'eau, il a le teint fleuri d'un ivrogne.

Il paie cher ce qu'il achète, et cependant l'étoffe de ses vêtements est toujours brûlée, ses chaussures sont toujours percées, ses chaussures de mauvaise qualité.

Maurice avait un chien, son chien est devenu enragé ; il avait une maîtresse, sa maîtresse l'a trompé.

Maurice Hautelin n'a pas de chance ; dix fois, vingt fois par jour, le pauvre garçon le constate. N'y a-t-il qu'un moustique, il est piqué ; qu'un courant d'air, il s'enrhume.

Maurice, cependant qu'il ne fût ni ni vendredi ni le treizième jour du mois, vint au monde plus tôt qu'on ne l'attendait, et si maladroitemment que sa naissance coûta la vie à sa mère.

Ce triste début eut des suites fâcheuses. La nourrice qu'on lui donna perdit son lait. Plus tard, mis au lycée, l'enfant connu les professeurs les plus sévères et passa en retenue les jours dits de congé.

Maurice avait un cœur chauvin et rêvait de servir sa patrie. La patrie elle-même dédaigna ses services : le jeune Hautelin fut réformé sous prétexte qu'il avait la vue basse.

— Quand on a de la déveine, on reste chez soi de peur de la porter aux autres. La cerise, c'est contagieux !

— Vous pouvez, l'un et l'autre, demeurer dans cette maison, dit tristement Maurice ; c'est moi qui en sortirai et pour n'y plus revenir.

Faut-il ajouter que ses amis n'eurent pas un geste pour le retenir.

Maurice passa une nuit atroce. « La cerise est contagieuse !... » Ces mots bourdonnaient à ses oreilles, troublaient sa conscience.

Des histoires de *jetatura* hantèrent sa mémoire... Avait-il donc le mauvais œil ?

A l'aube, il s'endormit, mais ce fut pour rêver que, drapé dans une toge noire, Maurice Hautelin, dans une tragédie antique, jouait le rôle de la Fatalité.

Un abattement profond succéda à cette nuit de cauchemar.

— Pourquoi suis-je venu au monde ? songait Maurice ; évidemment parce que je ne l'ai pas désiré.

Après s'être pris en pitié, Hautelin se prenait en horreur. Il se considéra comme un animal malaisant, un danger pour la société, voire une calamité publique. La présence des déceptions que lui réservait encore l'avenir l'épouvanta.

— Heureusement, pensa-t-il, que si, l'on ne demande pas à naître, on peut mourir à son gré. Quand on veut se tuer on se tue !

Sa décision était prise.

Maurice sortit et ne rentra qu'à la tombée du jour. Il était chargé de paquets comme un homme qui fait ses préparatifs de voyage. Ayant allumé un grand feu, il y jeta la boule de gui, la corde de pendu. D'un coup de marteau, il brisa le grand éléphant faïdique et d'un autre le petit cochon de grès rose... Il anéantit ainsi, un à un, jusqu'au dernier de ses fétiches.

Puis il remplit ses vases de plumes de paon, attacha au plafond un hibou empaillé, disposa la pelle et la pincette en croix, alluma trois bougies et fit son testament : « Moi, Maurice Hautelin, sain de corps et d'esprit, etc., etc., partage le peu que je possède entre mes trois belles-mères. » Lorsqu'il eut signé, daté et cacheté l'exposé de ses dernières volontés, Maurice leva la tête et le miroir lui renvoya son image : sous la chair, il perçut le squelette, derrière son visage, il devina la tête de mort. Saissant le premier objet qui lui trouva à la portée de sa main, il le lança à la volée dans la glace.

Alors Hautelin se rendit à l'office et en rapporta une bouteille d'eau minérale aux trois quarts vide. Il tira de sa poche un petit paquet de papier blanc, lut attentivement la suscription :

Sublime corrosif
Un gramme
« Usage externe »

et, avec précaution, il versa le poison dans la bouteille.

Ceci fait, il tira sa montre.

— Demain, dit-il, à cette heure-ci, je serai en enfer.

Cet accoutumé de la malchance n'osa pas prétendre même au Purgatoire...

Il passa la nuit en prière.

Maurice avait donné congé à sa femme de ménage. Assis devant sa table, la main posée sur la bouteille libératrice, il attendait que tintât l'heure qui s'était fixée pour mourir.

Un violent coup de sonnette le tira de sa méditation... Était-ce l'horloge... déjà ?

Non, c'était le timbre de la porte.

— Qui peut venir si matin ?

Obéissant à l'habitude, le condamné à mort se leva et alla ouvrir.

— M. Maurice Hautelin ?

— C'est moi.

— Un télégramme !... faut signer.

Il obéit instinctivement, déchira la dépêche et lut :

« Tante décédée, vous institue légataire universel, obsèques demain. »

Maurice laissa tomber le papier bleu et fondit en larmes ; il pleura avec exagération. Son désespoir n'était pas en proportion du chagrin qu'il pouvait éprouver de la disparition d'une parente qu'il connaissait à peine...

Ses nerfs trop tendus se détendaient enfin... il pleura un petit peu sa tante et pleura beaucoup sur lui-même.

Déjà détaché des choses terrestres, il avait été brusquement rappelé à la réalité et il éprouvait la sensation de revenir de loin... de très loin... de l'autre côté.

Hautelin relut la dépêche.

— Impossible de manquer l'enterrement, songait-il, mon absence serait critiquée... J'aurais pourtant une excuse valable (et son regard caressa la bouteille empoisonnée). Pauvre créature qui a songé à faire de moi son légataire...

Elle avait donc quelque affection pour son neveu ? C'est ce qui l'a tuée sans doute... Encore une de mes victimes !... Les convenances m'obligent à rendre à sa dépouille les derniers honneurs...

En soupirant, Maurice prit la bouteille fatale et l'alla déposer sur le plus haut rayon de la bibliothèque.

— C'est partie remise... à mon retour, décida-t-il ; je recule pour mieux sauter !

Maurice Hautelin déjeuna au restaurant, courut les magasins pour s'acheter des vêtements noirs et prit le train pour Pont-l'Évêque. Les mains étalées sur ses genoux, Hautelin semblait hypnotisé par ses gants noirs ; il avait l'impression qu'il portait son deuil.

Un mariage émuait une jeune fille, un baptême touchait une jeune femme, Maurice Hautelin prit un intérêt passionné à la cérémonie mortuaire. Il admira la pompe funéraire, prit pour lui les prières et les chants et s'attendrit devant l'homme d'âge des fleurs.

En face de lui, au premier rang des femmes de la famille, un chignon d'or fauve étincelait sous un voile de crêpe, et lorsqu'à la fin de l'office la parente inconnue releva son voile et glissa vers Hautelin un regard fort tendre, il regretta de n'être plus ce monde.

Ceux qui lui serrèrent la main eurent la sensation qu'ils touchaient un cadavre. Maurice Hautelin ne venait-il pas, en quelque sorte, d'assister à ses obsèques ? Cette impression était si vive que quand, au cimetière, on ferma le caveau sur le cercueil, Maurice s'évanouit, ne pouvant supporter la vue de son propre enterrement.

Mandé par le notaire, Hautelin dut pro-

longer son séjour à Pont-l'Évêque afin de régler les affaires de succession. Maurice se trouvait avantageusement au détriment de ses cousins.

Par esprit d'égalité, la bonne tante avait-elle voulu réparer l'injustice du sort ?... Avait-elle, pour agir de la sorte, un motif secret ?... Ce secret, elle l'emporta dans la tombe.

— Les moribonds ont de ces fantaisies déconcertantes, expliquait le notaire.

— Elle n'avait plus sa tête ! assuraient les parents lésés ; son testament le prouve.

— Maurice a de la chance, voilà tout ! Hautelin n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles : de la chance, lui ?... Allons donc !

Soula la blonde cousine continuait à lui sourire. Le beau chignon d'or mettait une note claire dans la noire théorie des parents. Il illuminait la sombre étude du notaire et donnait des distractions au légataire universel.

— La similitude du malheur rapproche, mon cousin, avait-elle glissé à l'oreille de Maurice en revenant du cimetière : vous étiez veuf et je suis veuve, et elle ajouta en levant au ciel ses yeux bleus : nous n'avons pas eu de chance !

— Elle non plus ! fit Hautelin touché de la parité de leurs deux destinées et plein de commisération pour sa blonde sœur d'infortune.

— Notre pauvre tante dont l'esprit était si éclairé a voulu prouver à ceux qui seraient tentés de désespérer que parfois la chance tourne. Moi qui n'attache de prix qu'aux choses du cœur, je n'aurais désiré qu'un souvenir...

— Vous l'aurez ! promit Hautelin.

— J'y attacherai encore plus de prix, répondit la belle aux yeux bleus, si vous voulez bien me l'apporter vous-même... 13 bis, rue de Tocqueville... Je suis toujours chez moi après cinq heures... Nous parlerons de la chère disparue.

« La chance tourne », avait dit la jolie veuve, avait-elle réellement tourné ?... Nous verrons bien ! songea Hautelin, et impatient de s'en assurer, il se rendit au cercle en débarquant de la gare Saint-Lazare et risqua un louis.

L'incrédule qui venait sous ses yeux s'accomplir un miracle n'éprouvait pas une stupeur plus grande que celle qu'éprouva Maurice Hautelin devant ce tapis vert : il avait gagné !...

Son étonnement fut tel qu'il oublia de ramasser son argent... il gagna encore.

Alors ce fut une grisette ; ce garçon timoré devint audacieux, cet économe fut prodigue.

Quand il quitta le cercle la tête en feu, les poches pleines d'or, ceux qui le ren-

contrèrent, ne le reconnurent pas. Cependant, rendu méfiant par son passé :

Certainement, se disait-il avec philosophie, je vais me faire dévaliser.

Maurice avait quitté Paris dans une situation précaire, il y revenait riche. Désormais son avenir était assuré, il pouvait se laisser vivre. Le voudrait-il ?... Ne s'était-il pas volontairement exclu du nombre des vivants ?

En entrant dans son appartement, Hautelin fut désagréablement impressionné par la glace cassée, le hibou empaillé, les plumes de paon, la pelle et la pincette posées en croix.

Il frissonna et ses yeux allèrent à la bouteille de poison qui, posée sur le rayon de la bibliothèque semblait attendre son bon plaisir.

D'un geste prompt, il s'en empara prêt à en vider le contenu sur l'évier de la cuisine... Mais il se ravisa.

— C'est toujours bon à garder, songeait-il, on ne sait pas ce qui peut arriver : « la chance tourne ».

Et il remit la bouteille à sa place.

Je m'ennuie !... soupirait six mois plus tard Maurice Hautelin en faisant chavirer l'opale de sa bague : tout ce que j'entreprends réussit... Tout ce que je désire, je l'ai ; tout ce que je souhaite se réalise... C'est fastidieux !... Je ne sais plus que faire de mon argent et ma fortune augmente sans cesse. Je risquerai des fonds dans les spéculations les plus hasardeuses et me trouve avoir fait d'excellents placements... La réussite m'a acquis la considération publique.

Jadis modeste, je suis devenu arrogant ; vertueux, je tombai dans le libertinage ; bon, je devins méchant. Cependant, mes ennemis d'hier sont aujourd'hui mes amis, tous viennent à moi l'échine souple ; ceux qui me passent la main dans la dos me le tournent jadis... Les femmes rôdent autour de moi, telles des mouches autour d'un sucrier, obsédantes, intéressées.

Le ménage Bailly, après m'avoir mis à la porte, m'invite à dîner trois fois par semaine. De néfaste, je suis devenu bienfaisant. On me fuyait, on me recherchait. Mes très chers frères, qui ne faisaient nul cas de ma valeur morale, rendent hommage à ma valeur intrinsèque. Cette constatation me dégoûte.

Comment me distraire ?...

La politique m'a tenté. Un siège étant vacant en Franche-Comté, on me l'offrit. Je ne connus même pas l'émotion de la lutte, mon concurrent se désista et je passai au premier tour.

Les arts ?... Vers l'âge de vingt ans, j'avais péniblement pondu un volume de vers. Soutenu par la foi des néophytes, mon manuscrit sous le bras, j'avais été, de porte en porte, quémander un éditeur.

Les uns me riraient au nez, les autres haussèrent les épaules ; je crois qu'aucun n'eut la conscience de jeter les yeux sur mes alexandrins... Résigné, j'enfermai mon manuscrit dans un tiroir, persuadé que j'en jeterais à jamais mes ambitions littéraires.

Or, le hasard voulut que j'ouvrissse dernièrement le tiroir où mon œuvre dormait sous un suaire de poussière. Je trouvai une page... Je lus — ou plutôt je lus — et la banalité de l'ensemble, la puérilité de certaines pièces, l'ampigouisme de certaines autres, après m'avoir attristé, m'égayèrent.

Aussitôt l'idée vint à l'homme mûr de venger la blessure infligée à l'amour-propre du jeune homme.

— Ce serait drôle si...

Sept semaines plus tard, mon volume habillé de blanc surgissait à l'étalage des libraires et le lendemain tous les grands journaux quotidiens consacraient un « Premier-Paris » aux *Lueurs voilées*, et désignaient à l'attention de la foule et à l'admiration des lettrés le nom de l'auteur, « le jeune, le délicieux, le talentueux poète Maurice Hautelin ! »

Il ne tenait qu'à moi de me croire

homme de génie ; malheureusement j'avais lu mes vers et je savais à combien me revenait chacun des petits morceaux de papier que l'*Argus* m'envoyait sous enveloppe.

Ma réclame me valut la considération de toutes les personnes qui n'achetèrent pas mon livre ; suffisamment édifié par ces deux expériences sur le pouvoir de la fortune, j'ai renoncé à la carrière politique comme à celle des lettres.

O vous qui m'enviez, vous n'imaginez pas quelle peut être la mentalité d'un homme qui a trop de chance. Je regrette le temps où j'avais la... (cette fois il ne prononça pas « cerise »). Je m'ennuie !... Je m'ennuie à mourir !... Mourir ?... Au fait, il me reste cette ressource. J'ai gardé pour la soif une excellente bouteille de sublimé corrosif.

Pourquoi n'y goûterais-je pas ?

Sur le dernier rayon de la bibliothèque, le blasé cueillit la fiole fatale, il l'épousa, en agita le contenu et s'apprêta à boire...

Pour la seconde fois, une sonnerie électrique interrompit notre héros dans ses dispositions dernières.

Par un mouvement machinal, Maurice reposa la bouteille sur la table et saisit le récepteur du téléphone.

— Allô !... Allô ! Monsieur Hautelin !

— Qu'est-ce qui parle ?

— C'est moi, votre petite cousine blonde... bonjour, mon cousin !

— Bonjour, ma cousine.

— Comment vous portez-vous ?

— Je suis à toute extrémité.

— Et moi je me sens au plus mal... En vérité, j'ai des idées de suicide.

— Comme ça se trouve : j'ai justement du poison sur ma table... Vous en offrirai-je un verre, chère madame ?

— Nous devrions faire ça ensemble... ce serait moins triste !... Réunissons nos spleens, je ne sortirai pas de la soirée, je compte sur vous... À tout à l'heure, mon cousin, je ne voudrais pas mourir sans vous avoir fait un aveu qui...

— Un aveu ?... Allô !... Allô !... Allô ! ma cousine ?... Allô ?... Zut !... la demoiselle a coupé la communication !...

Maurice Hautelin étant arrière-petit-fils d'Eve ne voulut pas quitter la vie sans avoir appris le secret de sa belle cousine...

Ils étaient assis côte à côte sur un très petit canapé ; la veuve avait le front penché, les yeux baissés et le veuf souriait fasciné par la nuque blonde.

L'heure portait aux confidences.

— Cela date de l'enterrement de notre tante, avait en rougissant la pénitente... Vous m'êtes apparu ce matin-là noble et touchant comme la statue de la douleur. Votre pâleur, votre émotion, votre évanouissement ne m'ont pas trompée. J'ai deviné la cause de votre trouble. Je n'ignore pas que pour effacer mon souvenir vous avez couru les salles de jeu... fréquenté des femmes teintes... À quoi bon ?... Le désir de notre chère tante était, je le sais, de faire un bonheur de nos deux infortunes, et il est aisé de comprendre qu'en ne mentionnant pas mon nom sur son testament, elle s'est dit que la Providence se chargerait de faire entre nous le partage !... Renoncez au suicide, grand enfant que vous êtes ; en nous aimant, nous obéissions à la volonté dernière de cette chère âme.

Tandis qu'elle parlait, Maurice ne pouvait détacher ses regards du petit nez mûlin de sa cousine... Par une association d'idées, le veuf songea avec horreur que la mort était camarade.

— Puisque la veine s'acharne à me poursuivre, la philanthropie m'oblige à la subir et me crée le devoir d'en faire profiter autrui. Je me résigne à tous les bonheurs, je me résous à toutes les félicités ; les honneurs, les décorations, la gloire, la popularité, la reconnaissance, peuvent venir à moi, je les attends, stoïque ! Je consens à vivre par pure humanité.

Ainsi devait notre héros en arpenteant les Champs-Élysées, lorsque fort avant dans la soirée, le cousin quitta sa cousine.

Maurice Hautelin se déshabilla en sifflant et s'étendit entre ses draps dans le fatallieux espoir de s'endormir.

Les yeux candides, le nez mûlin et le chignon d'or de la suggestive veuve apparaissaient toujours sous ses paupières closes.

Sur du lendemain, Maurice trouvait à cette heure tardive que l'existence a du bon et faisait des projets d'avenir.

Enervé par une nuit sans sommeil, au petit jour, Hautelin se leva pour boire un verre d'eau.

Arrivé devant le buffet de la salle à manger, il mangea une cerise puis, étendant la main, il saisit une bouteille d'eau minérale, s'en versa un grand verre qui lui avala d'un trait. Le malheureux poussa un cri et s'effondra sur le tapis... Après le départ de son maître, le domestique trouvant une bouteille sur la table du salon, l'avait soigneusement rangée dans le buffet.

Ainsi Maurice Hautelin mourut empoisonné.

Suzanne About.

On va voir par les lettres ci-après que les auteurs conservèrent longtemps pour leur ouvrage l'espoir d'une réalisation théâtrale. Ils s'en vinrent frapper chez Halanzier, directeur de l'Opéra, qui, aux premiers mots, se mit à rire. C'était une opinion, Gounod n'insista pas. Mais cette visite lui valut, à n'en pas douter, d'écrire la partition du *Tribut de Zamora*.

De Saint-Cloud, le 28 août 1878, il écrivit à Louis Gallet.

On m'a offert la lecture d'un ouvrage en quatre actes dont les auteurs m'ont affirmé qu'il Halanzier voulait faire son ouvrage en quatre actes de l'hiver 1879-1880. Cette résolution d'Halanzier prouve qu'il n'était pas en disposition de jouer *Abélard* et c'est ce dont j'ai pu me convaincre par la frayeur que lui-même m'a avouée d'assumer devant le public de l'Opéra la responsabilité d'un pareil sujet.

Dans ces conjonctures et en présence d'une pièce récente avant que je n'en prenne connaissance, j'ai cru ne pas devoir négliger une occasion que l'on m'offrait d'occuper cette nouvelle saison théâtrale, puisque la chance disparaissait pour notre projet commun. Au surplus, vous savez que, cet *Abélard*, je voulais et veux toujours le faire, quand même. Une autre direction sera peut-être moins timide, et mes forces ne seront pas épuisées ni mon ardeur éteinte...

J'espère que vous resterez comme moi fidèle à notre œuvre et à notre amicale collaboration.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

Ch. GOUNOD.

expertise ? Elle exigeait un ami et un maître. M. Camille Saint-Saëns était doublement indiqué.

Il reçut de Mme Charles Gounod le précieux manuscrit et l'emporta pieusement chez lui. *Maître Pierre* apparut tout d'abord au compositeur de *Samson* et *Dalila* comme une œuvre de premier ordre, accusant en ses moindres pages la richesse d'inspiration et la maîtrise d'écriture, qualités dominantes du génie de Gounod.

M. Camille Saint-Saëns, ravi et très ému, communiqua à Mme Gounod son impression enthousiaste. Pour Louis Gallet, à qui le liant, en même temps qu'une collaboration ancienne féconde, une affection solide jamais démentie, il fit de cet examen un complet rendu détaillé. Le poète, à son tour, résuma pour un ami la note de M. Camille Saint-Saëns, qui jugeait la partition sur son état d'achèvement et sur son mérite.

Aux lecteurs du *Figaro* la première de ce document unique, fidèlement recopié.

MAÎTRE PIERRE. — Etat de la partition constaté par Saint-Saëns. (Novembre 1883.)

1^{re} acte. — *La Leçon* : complet.

2^e acte. — *Le Concile* : air de Maître Pierre, grande scène du Concile.

(Entre ces deux morceaux : lacune.)

3^e acte. — *Le Paraclet* : air d'Héloïse et duo mystique. Chœur lointain des moines : complet. Scène finale : mort d'Héloïse : incomplet et inutilisable.

Épilogue : rien. Ça devait être la Marche des amoureux. Resté à l'état de projet.

Au résumé, il reste à faire une scène au 2^e acte et au 3^e la scène de la Mort d'Héloïse.

Quant à l'épilogue, il est *ad libitum*. — Orchestration complète.

Le 1^{er} acte : l'air de Maître Pierre — la grande scène du Concile : très, très bien.

Le 3^e acte : air d'Héloïse et duo mystique : délicieux.

Les « opéras » malheureux ont

Il travailla en silence; il stimula les inventeurs qui entraient dans ses vues; il leur prodigua son argent et ses conseils, et vérifia leurs premières données. C'était encore son étude aux derniers jours de sa vieillesse. Mais en attendant son heure, il la laissa passer. Jamais les circonstances ne lui devaient être aussi propices qu'en 1784, s'il avait eu le bonheur d'amener ses recherches au point de subir à ce moment l'épreuve d'une expérience publique. N'était-il pas, avec La Fayette, le libérateur de l'Amérique? Sa marine, ses finances, sa diplomatie? Lui, Beaumarchais, n'avait-elles pas assuré le triomphe des *insurgents*, c'est-à-dire l'humiliation de l'Angleterre? Or, Paris et la province étaient alors anglophobes; et ce qui les flattait le plus dans la découverte de l'aérostation, c'était la pensée qu'elle était exclusivement française, que nos voisins d'outre-Manche s'étaient laissés distancer, que leur fameuse Société royale en avait tourné l'idée en dérision et qu'elle opérait une volte-face ridicule en en revendiquant l'honneur, sous prétexte que l'on devait à Priestley la connaissance du gaz inflammable servant à gonfler les ballons du système de Charles. Il courait un quatrain que ce patriotisme exalté faisait trouver méchant et qui n'était que mauvais :

Les Anglais, nation trop fière,
S'arrogent l'empire des mers;
Les Français, nation légère,
S'emparent de celui des airs.

Car nous nous louchons, en ce temps, de notre légèreté... Si donc Beaumarchais eût mis au point l'appareil qu'il souhaitait de construire et se fût enlevé avec lui, il eût rempli à lui seul, non plus seulement la scène du premier théâtre de Paris, mais celle du monde entier. Au lieu de cela, il assistait impuissant et navré à des ascensions dont la plupart finissaient pitoyablement, ne signifiaient rien, et, selon lui, « reculaient l'art de vingt ans » en décourageant les aéronautes sérieux, ou en détournant des difficultés trop rebutantes. L'amusement et la curiosité des Français, et surtout des Parisiens, s'épuisèrent vite à la suite de ces échecs, pour se porter sur d'autres objets qui les sollicitaient plus adroitement, comme le baquet de Messmer et la pierre philosophale de Cagliostro. D'autres préoccupations plus graves étaient aussi « dans l'air ». On faisait une guerre de saïres sans merci à qui-conque lançait des ballons ou en patronait le lancement. Le duc de Chartres, qui protégeait Charles et les Roberts, et qui avait monté dans un ballon de leur système, Mme de Vergennes avait dit : « Apparemment, Monseigneur veut ainsi se mettre au dessus de ses affaires » ; et d'autres avaient chanté : « Il cherche en l'air fortune, » etc.

Beaumarchais s'écrit avec plus de réflexion, devant de tels spectacles : « Des ballons ! et toujours des ballons ! Dirigez-les sur des corps sphériques ! » Il querellait aussi le nom d'aérostats donné à ces navires aéro-ambulants « par une singularité propre à notre nation seule de toujours appliquer légèrement aux nouveautés des noms concrets à ce qu'elles présentent, n'y ayant rien de moins statique que ce que l'air fait voyager aussi vaguement que lui-même. » Un penseur venait de lui communiquer l'idée, qu'il adoptait, de navires sans pesantier, de la forme allongée des poissons, et d'autant plus aptes à être gouvernés.

Des physiciens, raconte-t-il à ce sujet, contestaient la possibilité de cette direction, sous l'objection infaillible qu'il n'y a pas de point d'appui dans l'air; quoique chacun voie s'élever, se soutenir, se diriger les oiseaux de toute grosseur qui le parcourent en tous sens en dépit de leur pesantier, et dont le plus léger est plus lourd qu'un vaisseau aérien de cent pieds de longueur, puis on parvient à mettre celui-ci en équilibre avec l'air qu'il déplace. Ce raisonnement de mousquetaires m'irritait contre nos savants.

Mais le plus lourd que l'air gardait ses secrets et ses plus constantes préférences. Le ballon dirigeable ne lui paraissait qu'une solution provisoire, mixte, bâtarde. Ce qu'on tentait par la chimie, il le voulait faire par la mécanique. N'y était-il pas aussi plus compétent? La mécanique n'avait-elle pas commencé sa fortune et sa réputation? N'y avait-il pas montré du génie?

A l'âge de vingt ans, il avait porté l'art de l'horlogerie à un degré de perfection qui n'a plus été dépassé, par l'invention d'un échappement dont le célèbre Lepaute s'était égaré dans la dérobée du secret et le mérite, avec le profit. Mais l'Académie des sciences, juge de la querelle, avait fait rendre gorge à l'usurpateur. C'était en 1755. Le jeune Caron annonçait l'ambition unique de se fixer à l'état d'horloger, qui lui valait ce triomphe; et il écrivait sur sa trouvaille ces lignes véridiques, où nous puissions nous-mêmes confiance dans ses aptitudes à la grande mécanique, ni plus ni moins difficile que la petite :

Par le moyen de cet échappement, je fais des montres aussi plates qu'on le juge à propos, plus plates qu'on en ait encore fait, sans que cette commodité diminue en rien leur bonté... J'ai eu l'honneur de présenter à Mme de Pompadour, ces jours-ci, une montre dans une baguette, de cette nouvelle construction simplifiée, la plus petite qui ait encore été faite : elle n'a que quatre lignes et demie de diamètre et une ligne moins un tiers de hauteur entre ses platines. Pour rendre cette baguette plus commode, j'ai imaginé en place de cet un cercle autour duquel portant un petit crochet saillant ; en tirant ce crochet avec l'ongle environ les deux tiers du cadran, la baguette est remontée et elle va tondre heures. Avant que de la porter à Mme de Pompadour, j'ai vu cette baguette suivre exactement, pendant cinq jours, ma pendule à secondes.

A la vérité, Beaumarchais n'était pas le premier à vouloir construire le moteur idéal, capable d'enlever à tous de bras et de nacelle et les appareils de sa direction, ailes, rames ou gouvernail. Blanchard s'y était d'abord essayé et, dès 1781, avait proclamé sa réussite qui ne soulait pas l'expérience. Mais Blanchard, se voyant primé par l'initiative de Montgolfier et de Charles, avait renoncé, et ayant adapté un globe gonflé de gaz à sa machine, il avait appliqué son moteur uniquement à la propulsion de ses ailes. De plus, ses évolutions étaient faibles et peut-être nulles. Il prétendait remonter les courants aériens, alors que bien plutôt ceux-ci, étant de sens contraires aux diverses attitudes

où il passait, le portaient de ci de là. Il avait finalement cédé à l'incrédulité générale et à l'hostilité de ses rivaux, et passé en Angleterre, où l'aéronautique était moins familière au public et même aux savants, il avait chance d'attirer et de retenir leur attention. Il n'avait pas de frais. Et Blanchard parlait, lui, de la direction des ballons devant une affaire de pure extorsion de fonds au bénéfice de quel-ques adroits chevaliers d'industrie. La question était tout à fait déconsidérée.

Cependant, Beaumarchais s'était lié avec un officier français, M. Scott, qui avait ressaisi l'idée, avilie par Blanchard. La révolution survint, ils n'en purent rien expérimenter. Beaumarchais se borna à faire imprimer à ses frais l'exposé du système de M. Scott, « afin, explique-t-il, de lui assurer tout au moins l'honneur de sa belle invention, par la publicité de la date qu'il en prenait. » Puis, les événements séparèrent ces collaborateurs si rares de persévérance et de générosité. Beaumarchais crut M. Scott englouti par la tourmente; et lui-même, proscrit pendant quatre années, « forcé de se traîner dans les routes fangeuses de la haute Allemagne », abandonna l'idée de naviguer dans l'air. Mais le hasard, après ces traverses, les remit en présence. M. Scott n'appartenait plus à l'armée. Abattu par des infortunes sans nombre, il était découragé. Beaumarchais ranima vite sa confiance. Il revit son système que la réflexion avait amélioré, consulta le citoyen Périer l'ainé, grand mécanicien et son ami, et fort des approbations qu'il en reçut, il força le pauvre inventeur à rédiger un nouveau mémoire, qu'enfin il adressa au Directoire exécutif, avec de belles lettres « au citoyen François de Neufchâteau, ministre de l'intérieur. » Voici quelques extraits de cette honorable correspondance :

Paris, le 1^{er} fructidor an VI.

Citoyen ministre,

Parmi les améliorations que nous avons droit d'espérer de votre rentrée au ministère de l'intérieur, il existe une découverte sur laquelle j'invocque votre sérieuse attention. Une des plus majestueuses idées dans les sciences qui ait honoré notre siècle et la France est certainement l'ascension des corps graves dans le fluide léger de l'air... Ah! citoyen, ne laissons pas toujours perfectionner par des Anglais ce que nous aurons inventé, et que nous aurons perfectionné. Une des plus majestueuses idées dans les sciences qui ait honoré notre siècle et la France est certainement l'ascension des corps graves dans le fluide léger de l'air... Ah! citoyen, ne laissons pas toujours perfectionner par des Anglais ce que nous aurons inventé, et que nous aurons perfectionné. Une des plus majestueuses idées dans les sciences qui ait honoré notre siècle et la France est certainement l'ascension des corps graves dans le fluide léger de l'air... Ah! citoyen, ne laissons pas toujours perfectionner par des Anglais ce que nous aurons inventé, et que nous aurons perfectionné.

François de Neufchâteau répondit au « citoyen Caron Beaumarchais » une lettre ministériellement favorable; et Scott s'en fut le voir, porteur d'un mot d'introduction de son collaborateur et patron, à qui l'annonce de prochaines expériences d'aérostation, d'un caractère forain et tintamarresque, inspirait autant de craintes et de répugnances qu'en 1784. Il s'en expliquait ainsi au ministre :

Paris, ce 4 fructidor an VI.

... Ah! que vous feriez, citoyen, une chose digne de votre sagesse, si vous vous opposiez à ce qu'un homme à cheval cherché à prostituer, avec un grand danger, la découverte de nos nacelles aériennes pour amuser stupidement les oisifs de cette cité! Qu'un accident arrive à l'écuyer, ou au cheval, ou à tous deux, ainsi qu'à ceux que leur chute peut causer, l'horreur universelle éloignera de cinquante ans ce que l'on projette aujourd'hui. Nul capitaliste ne voudra joindre ses fonds au génie de son inventeur; et les nations rivaux diront, nous regardant avec mépris : ils ne savent qu'abuser de tout ce qu'ils imaginent eux-mêmes. Le seul moyen, citoyen, qui ne soit point un charlatan de folles expériences, est le citoyen Scott... Je vous salue, vous honore et vous aime.

CARON BEAUMARCHAIS.

Il mourut sans rien obtenir. L'affaire entra dans les bureaux, ainsi recommandée, on ne pouvait pas mieux. Elle n'en devint plus jamais sortie, étouffée entre deux cartons. C'est un supplice dont on voit encore des exemplaires.

Dauphin Meunier.

Symphonie romantique

POÉSIE INÉDITE

Hugo, — déchaînement d'éclairs et de tonnerres, l'océan grondant ou chantant éperdument l'oiseau, Palais de rêve rempli de monstres débonnaires, Prairie où la fleur fait des grâces au roseau ;

Hugo, — blason chargé de gloires ancestrales, Océan sur lequel joue et rit le goéland, Gargouilles ricanant au front des cathédrales, Burgrave lumineux qui va gesticulant ;

Gautier, — temple égaré parmi les lauriers-roses, Gondole traînant sur l'eau furtive d'un canal, Coffret de vieux onyx où gisent vers et proses, Castel qu'un négrolier éclaira d'un fanal ;

Musset, — Trianon fait de roses porcelaine, Lit de poupée ne l'aurait épuisé l'imprudent, Page avant à sa toque un brin de marjolaine, Sanglots et coups d'épée en quelque ostérite ;

Vigny, — magicien à mine de prophète, Marbais où la pénétration oublia ses contours, Tétracorde effleuré des étoiles en fête, Hallebardiers plantés sur le sommet des tours ;

Lamartine, — lac bleui qu'un peu de vent carresse, Cygne indolent qui nage en creusant des sillons, Océane de gloire prise à quelque lourde tresse, Chant que le pêcheur fait jaillir de ses halions ;

Barbier, — notaire aigri, solé par la colère, Qui descend dans la rue, arrache des pavés, Pousse trois cris vengeurs, puis tombe en la galère Ou ramène ces forçats que l'art a déçus ;

Baudelaire, — pagode où la tarasque pleure Pour mieux éprouver le pèlerin maudit, Bois louché où le rideur vient vous demander Jardin voluptueux au profane interdit ; l'heure, Et de Lislé, — Parthénon aimé des canéphores Et qui concentre en son front d'ivoire d'un fanal, Profil de Jupiter sculpté sur les amphores, Pâles Bouddhas pensifs comme des éléphants ;

Barbey d'Aurevilly, — fastueux constablaire Staglié dans le velours nacarat d'un pourpoint, Prof d'un troupier de bois semble servir à table, La Toison d'or au col et la rapière au poing ;

Banville, — timbalier de la garde qui passe, Fils qui trouve toujours des saphirs dans les noix, Et dont la verte ode éveille dans l'espace Des âmes de tambours et de chapeaux chinois ;

Maîtres sacrés, vaillants par-dessus tous, vous êtes Les fantômes d'êtres qui hantent ma maison : Aigles, lions, taureaux, colombes et monnettes, C'est de vous que me vient l'ivresse ou la raison.

Longtemps ! toujours ! montrez-moi vos faces blanches ! Oh ! demeurez mes dieux, mes rois, mes capitaines, Et je passe à vos pieds le reste de mes jours !

Tancrède Martel.

CHATEAUBRIAND

Les fils de Jules Simon font paraître à la librairie Flammarion un volume de leur père intitulé *Figures et Croquis*. De cette série de beaux portraits inédits, nous détachons celui de Chateaubriand, que nos lecteurs auront ainsi sous les yeux le jour même du centenaire des *Martyrs*, parus le 27 mars 1809.

Chateaubriand aura été grand dans la vie et dans la mort. La gloire l'a pris sous son aile quand il n'avait encore que vingt-cinq ans et elle lui est fidèle depuis un siècle. Même pour lui, néanmoins, elle a eu des défaillances.

Notez bien que je ne vais pas, après tant d'autres, écrire une notice sur Chateaubriand. Tout le monde connaît sa vie ; presque tout le monde a lu ses écrits ; on a lu aussi les panégyriques et les critiques amères dont il a été l'objet. Comme Sainte-Beuve a souvent et longuement parlé de lui, on peut dire, malgré l'enthousiasme du peintre, que le jugement définitif a été porté par Bouillet dont le dictionnaire dit que Chateaubriand est, sans contredit, le premier écrivain du siècle. Ce n'est pas un juge éclatant, mais c'est un écho fidèle. Pendant la première moitié du dix-neuvième siècle, tout le monde, en France, a donné la première place à Chateaubriand.

Tous les hommes de valeur se préoccupent de l'avenir de leur nom ; personne ne s'en est jamais préoccupé au même degré que Chateaubriand.

Quand il se reposa des agitations de la vie, les soucis d'outre-tombe remplacèrent pour lui les compétitions avec les vivants. Il choisit la place et le modèle de son tombeau, qu'il voulut mettre en face de l'Océan. Il écrivit ses *Mémoires*. Il les appela *Mémoires d'outre-tombe* pour leur donner, par l'éloignement, plus de majesté. Peu à peu, cependant, à cette époque de sa vie, il se sentait le droit, et il avait le courage, de parler librement à ses contemporains.

A peine ces *Mémoires d'outre-tombe* furent-ils commencés, qu'ils remplirent de leur bruit les salons et les journaux. « Voici, disait-on, comment ils sont écrits et comment ils sont conçus. » S'il ouvrait la bouche pour exprimer un jugement, on disait, en se signant : « C'est une page de ses *Mémoires*. » Car il faut savoir que cet homme était un prophète et qu'il était, dans son entourage, l'objet d'un culte. Ses adorateurs lui disaient : « Laissez-nous jeter les yeux sur le Livre ! » Le retard lui pesait plus qu'à eux ; il préférait la gloire présente à la gloire différée ; quelque habitude qu'il fût à entendre son panégyrique, il pensait que le vrai panégyrique est celui dont on se charge soi-même. Les instances de Mme Récamier, les supplications de sa cour et les impulsions secrètes de son propre cœur, l'emportèrent sur la première résolution ; et le jour fut pris pour une lecture.

Le salon de Mme Récamier, où c'était une gloire d'être admis, ne fut ouvert ce jour-là qu'à une élite triée dans l'élite. Jules Janin n'avait pu parvenir à y entrer. Sainte-Beuve en était, et des premiers. Il en triompha dans son compte rendu. Celui de Jules Janin avait paru le premier. « Je n'ai sur lui d'autre supériorité, disait Sainte-Beuve, que d'avoir été là. » Ayant à raconter cet événement qu'il appelle « une de ces vives jouissances d'imagination et de cœur qui suffisent à embellir et à marquer, comme d'une fête singulière, toute une année de sa vie », il parle avec lui qui ne lui paraît pas ordinaire. Le grand poète ne se lisait pas lui-même. « On suivait sur ses vastes traits les reflets de la lecture comme l'ombre voyageuse des nuages aux cimes d'une forêt. Celui qui fut tout à tour René, Chactas, Aben Hamet, Eudore, l'Homère du jeune siècle, il était là, écoutant les erreurs de son Odyssée. Les plis de ce front de vieux nocher, la gravité de la tête du lion, l'ampleur des tempes triomphales ou rêveuses, ressortaient mieux dans l'immobilité... »

C'est de ce ton que tous les critiques parlaient de Chateaubriand à cette date. Il est surtout à noter dans Sainte-Beuve, qui est, en général, plein de finesse et de mesure, et dont l'enthousiasme même est ordinairement très réfléchi. Il compare Chateaubriand aux plus grands génies pour lui donner la supériorité. « Après le dix-huitième siècle, qui est, en général, sec, analytique, incolore (Sainte-Beuve parle ainsi du siècle de Voltaire, de Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre, de Montesquieu, de Diderot, de Buffon), après Jean-Jacques, qui fait une glorieuse exception, mais qui manque souvent d'un certain velouté et d'épanouissement ; après Bernardin de Saint-Pierre, qui a bien de la mollesse, mais de la monotonie dans la couleur, M. de Chateaubriand est venu, remontant à la phrase sévère, à la forme cadencée du pur Louis XIV, et y versant les richesses d'un monde nouveau, les études du monde antique. Il y a du Sophocle et du Bossuet dans son innovation, en même temps que le génie vierge du Meschacébe. Chactas a lu Job et a visité le grand roi. On a comparé heureusement ce style aux blanches colonnes de Palmyre... » Pour achever cette apostrophe et pour que toutes les gloires antiques et modernes contribuent à l'éloge de Chateaubriand, Sainte-Beuve nous déclare que l'auteur du *Génie du Christianisme* est « le seul dont la parole ne pâlisait pas dans l'éclair d'Austerlitz... »

Nous avons eu, dans cette dernière partie du siècle, une autre grande idole à laquelle les hypothèses et prose et en vers ont été prodiguées. On s'est étonné quelquefois de la fécondité et de la hardiesse des admirateurs ; mais ici, c'est Sainte-Beuve qui tient la plume ; Sainte-Beuve dont les jugements passaient pour l'expression même de la vérité. C'est lui qui, parlant du père de Chateaubriand et de ses oncles, après avoir fait leur éloge, ajoute « qu'il y a toujours quelques ébauches naturelles préexistantes aux apparitions sacrées... »

C'est en 1835 que j'ai vu Chateaubriand pour la première fois. Je n'ai jamais fait que l'apercevoir. Je me rappelle son aspect si complètement que j'étais peintre, je crois que je ferais de lui un portrait ressemblant seulement avec mes souvenirs. J'avais pour lui une telle admiration que sa figure, ses vêtements, ses moindres gestes restaient gravés dans ma mémoire et hantaient constamment mon imagination. J'avais lu le *Génie du christianisme*, étant encore en-

fant ; je l'avais relu pendant que j'étais en rhétorique, pensant que je ne pourrais mieux m'y prendre pour étudier la langue française. Je devorais aussi les *Martyrs* ; j'en savais des passages par cœur, et de *L'itinéraire de Paris à Jérusalem* ; aujourd'hui même, je pourrais les réciter. En me reportant à cette époque lointaine, je retrouve toute mon admiration. Elle était partagée, en 1835, par tous mes camarades, et par nos maîtres. Quand on voulait parler des grands esprits du siècle, et la liste en était nombreuse, c'est toujours par Chateaubriand qu'on commençait. On se battait pour Victor Hugo, mais devant Chateaubriand on s'agenouillait.

La jeunesse des écoles, telle que je la revois par la pensée, était, en politique, d'une grande impartialité. Son cœur était avec les républicains et les démocrates, mais elle tenait compte, par-dessus tout, du génie. Nous ne savions pas si Victor Hugo était encore légitimiste, ou s'il était déjà conquis à la royauté constitutionnelle. Lamartine était à nos yeux le poète du *Sacre*, du *Crucifix*. Nous admirions leurs œuvres, nous approprions leur conduite sans descendre dans les détails, parce que d'aussi grands génies avaient de nobles raisons, même quand ils s'égarèrent. Nous savions que Chateaubriand avait été un *ultra*, c'est-à-dire un royaliste plus royaliste que le roi ; il était devenu, après ses démêlés avec M. de Villèle, un grand libéral ; libéral, mais légitimiste. Tout cela nous convenait ; le libéral, parce que c'était le fond de notre cœur ; le légitimiste, parce que cette opinion convenait à un chevalier, tel qu'était Chateaubriand. Il avait renoncé à sa carrière quand l'empereur avait tué le duc d'Enghien ; il avait, toute sa vie, défendu la liberté de la presse. Quoique à demi opposant, en sa qualité de libéral, dans les derniers temps de la Restauration, il avait quitté la Chambre des pairs pour ne pas prêter serment à Louis-Philippe. Nous l'aurions aimé pour cette conduite, quand même nous ne l'aurions pas adoré pour ses chefs-d'œuvre. Comme il était, littérairement, une de nos idoles, il était, en politique, une de nos héros. Béranger lui avait adressé des vers qu'on répétait dans les écoles avec émotion :

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Pourquoi fuir nos amours et nos vœux ?
N'entendras-tu pas la France qui s'écrie :
Mon beau ciel compte une étoile de moins !

Je ne saurais dire exactement à quelle date on commença à moins s'occuper de lui. Quand il avait été poursuivi, en 1832, comme légitimiste, cette poursuite, qui aboutit à un acquiescement, avait augmenté sa popularité. Pourtant la cause qu'il servait était de plus en plus abandonnée. Elle était restée poétique après sa défaite. Mais ni ses chances, ni sa poésie, ne survécurent à la triste aventure de Mme de Berry.

La France se détournait des paladins. Elle les prit en pitié, puis en dérision. Les grands hommes du parti en souffrirent peut-être sans qu'on s'en rendit compte. Le grand mouvement littéraire du romantisme avait rempli toutes les imaginations. Chateaubriand était l'ancêtre du romantisme, il n'en était pas le père. Des renommées plus jeunes passionnaient le public. Il régnait toujours, mais il ne gouvernait plus.

Le petit cénacle de l'abbaye ne paraissait plus à personne un sanctuaire. Mme Récamier avait été la plus belle des belles sous le directoire. Ampère, à côté d'elle, paraissait un peu ridicule. L'adoration de Chateaubriand avait été d'abord admirée. On l'avait ensuite trouvée légèrement exagérée. Dans une troisième phase, on n'en parla plus qu'en souriant. Chateaubriand ne produisait plus, tandis que tous les hommes de génie étaient sur la brèche.

Les âmes rêveuses, éprises des beautés du catholicisme, appartenant à Lamartine. Chateaubriand n'avait pas seulement perdu ses emplois, il avait perdu toute sa fortune ; il souffrait de cette situation, il le disait. Le public ne veut pas qu'on se plaigne. Il n'aime pas les infortunes vulgaires. Le besoin d'argent, trop visible chez un homme de génie, détruit ou diminue son prestige. On commençait à faire des récits sur l'orgueil de Chateaubriand et sur les procédés qu'il employait pour vivre aux dépens de ses admirateurs. L'admiration subsistait malgré tout. C'était comme un vase sacré, qu'on adore toujours, quoiqu'il soit devenu familier et quoiqu'on n'hésite plus à s'en servir. Nul, en scrutant son propre cœur, n'aurait pu dire depuis quand il n'était plus en respect devant le poète. Même la plupart se seraient récriés si on leur avait dit que le respect n'existait plus. Cependant rien n'était plus certain. Le jour disparaît de la même façon ; on était en plein soleil ; on est dans le crépuscule ; mais le passage de la lumière à l'ombre a été presque insensible. On voit que le jour a disparu sans l'avoir vu disparaître.

Jules Simon.

Voici maintenant une lettre de Marceau à Kléber. C'est l'autre côté de la Révolution. Kléber et Marceau étaient grands amis.

Marceau, le 15 du mois de brumaire de la 4^e année républicaine (6 novembre 1795), au quartier général de Simeren, écrit assez découragé. Il signale l'incertitude des ordres qui lui viennent du gouvernement et le mauvais esprit des troupes. Les soldats des armées républicaines, de temps en temps, laissent à désirer... Marceau comptait sur une brigade qui, de Kirn, viendrait le renforcer. Mais Pichegru a, bel et bien, pris cette brigade et il en a garni son front, oui, aux dépens du flanc de Marceau. Et il a dit : — Chacun pour soi !... Alors, Marceau est désolé :

Voilà pourtant, écrit-il à Kléber, qu'en voulant pour tous et en réunissant les moyens de chacun, en les liant pour ainsi dire, que l'on peut espérer de grands succès et de grands résultats. Mais, que veux-tu, ce n'est pas la mode. Ce défaut d'ensemble dans les opinions des gouvernants nous a mis ou nous mettra le défaut d'ensemble dans les combinaisons et opérations militaires nous mènera je ne sais où...

Très mauvais temps. Néanmoins, Marceau voudrait attaquer le plus tôt possible : pour cela, il n'attend que sa cavalerie... Il prie Kléber de lui envoyer de l'artillerie ; il n'a pas de caissons de réserve...

C'est une pitié, en vérité, que de faire la guerre comme cela. Si j'avais une affaire, que deviendrais-je ?

Ceci est assez drôle et — je crois — imprévu.

Il paraît que Joseph de Maistre s'aperçoit, en faisant des recherches généalogiques, qu'il était le parent de l'empereur, à un degré très éloigné, — parent tout de même, et par Josephine.

Il en fit part au roi de Sardaigne. Et il indiquait aussi que sa lettre était confidentielle... Mais à présent !... Enfin, voici la lettre :

Monsieur le Chevalier,

Il manquait à mes singulières annales d'être parent de Napoléon, du moins par alliance. Jetez les yeux sur l'arbre généalogique ci-joint, vous verrez que j'ai avec sa femme un trisaïeul commun. Les recherches qu'elle a faites sur les maisons de Seyssel et de Montfaut ont fait connaître à ma famille cette descendance commune dont nous n'avions ni ne pouvions avoir aucune idée. Une branche collatérale des Seyssel, descendant de Jean-

Mon très cher père,
Je viens de recevoir ce lundi 20 décembre, dix heures du soir, votre lettre en date du 15 à neuf heures du soir. Je ne comprends pas quel besoin vous aviez pour m'envoyer

vos consentements d'autres désignations que de celles du nom de la demoiselle Lucile Duplessis, et de son père, M. Duplessis, ancien premier commis du contrôle général. Avec ces indications il ne peut y avoir erreur de la personne, au surplus, voici les noms et surnoms, dont je croyais n'avoir pas besoin de vous donner la nomenclature, n'y ayant point de bans à publier à Guise...

Le reste de la lettre n'est presque pas intelligible. Un mot est illisible ; et il faudrait, là-dessus, risquer des conjectures : les conjectures sont un jeu agréable, mais décevant.

Et puis, Camille signe : *Desmoulins...* Et il ajoute, en post-scriptum irrité :

La mère de ma femme se nomme Anne-Françoise Bodevex, à Paris. On n'a pas besoin de toutes ces désignations, n'y a jamais un notaire ne s'est avisé d'en demander.

« La mère de ma femme » ? « ma femme »... Lucile, à cette date du 21 décembre, n'était pas encore la femme de Camille Desmoulins. Mais ce garçon manquait de patience.

Il adressa sa lettre à « monsieur, monsieur Desmoulins, homme de loi, à Guise ». Evidemment l'homme de loi mettait un peu de pédantisme professionnel en cette affaire où Camille n'apportait que de la tendresse, et vive.

Le mariage fut célébré à Saint-Sulpice, le 29 septembre. L'acte fut signé de Pétion, Robespierre et Brissot.

Cette lettre-ci est du 25 juillet 1792. Camille écrit à Lucile :

Ma chère Lucile,

Mon âme, ma vie, ne sois point inquiète. J'ai été entraîné ce matin à Chaville, par Paris avec Danton, Fréron, Brune, chez Santerre. Hier j'ai lu mon discours à la Commune, où il a eu le plus grand succès, applaudissements frénétiques des pieds et des mains. Quand je suis descendu de l'Hôtel de Ville, j'ai trouvé en bas une multitude de nos frères, les sans-culottes qui m'attendaient, qui ont crié : *Bravo Camille*, me pressaient la main, voulaient tous m'embrasser. La jalousie de Pétion a éclaté ! Il s'est opposé à l'impression ; je lui ai répondu verbalement. J'ai vu ce matin les Bretons à Paris, arrivant avec des canons, criant : *à bas le Veto*, *à bas la G...* Demain grand dîner à la Bastille de tous les fédérés et sans-culottes. Demain j'irai te rejoindre, chère amie. Je t'embrasse mille fois toi, Daronne et Horace. Tout va bien.

À Chaville, ce mercredi.

Ce soir, on réinstalle Manuel, il faut que j'y sois.

Le discours auquel fait allusion Camille Desmoulins fut prononcé par lui, le 24 juillet, au Conseil général de la Commune de Paris. La patrie était en danger. Desmoulins avait demandé qu'on remit la garde de la Constitution à chacun des citoyens, individuellement et collectivement. Il s'écrit :

Et, pour l'affermissement de la Liberté et le salut de la Patrie, ni seul jour d'anarchie fera plus que quatre ans d'Assemblée nationale.

Dangereux !...

Au lendemain de ce discours, comme il avait bien travaillé de son éloquence, Camille s'accorda une partie de campagne ; et ils allèrent donc à Chaville, chez l'ami Santerre, le bresseur qui était aussi commandant de la garde nationale parisienne...

Et comme ce Camille a du goût pour tant de « Bravo, Camille ! »

Et le « grand dîner à la Bastille »... Les fédérés, les sans-culottes, comme ces enthousiastes convives-là lui agréaient !...

Quant à « daronne », c'est de l'argot et cela veut dire « mère ». Camille donnait à sa belle-mère, Mme Duplessis, cette marque de familiarité. Horace, c'était son petit garçon. Mais rien pour Camille était pris par son métier de révolutionnaire, demeurait chez ses parents, à Bourg-la-Reine, qui n'allait pas longtemps porter ce nom d'ancien régime.

Voici maintenant une lettre de Marceau à Kléber. C'est l'autre côté de la Révolution. Kléber et Marceau étaient grands amis.

Marceau, le 15 du mois de brumaire de la 4^e année républicaine (6 novembre 1795), au quartier général de Simeren, écrit assez découragé. Il signale l'incertitude des ordres qui lui viennent du gouvernement et le mauvais esprit des troupes. Les soldats des armées républicaines, de temps en temps, laissent à désirer... Marceau comptait sur une brigade qui, de Kirn, viendrait le renforcer. Mais Pichegru a, bel et bien, pris cette brigade et il en a garni son front, oui, aux dépens du flanc de Marceau. Et il a dit : — Chacun pour soi !... Alors, Marceau est désolé :

Voilà pourtant, écrit-il à Kléber, qu'en voulant pour tous et en réunissant les moyens de chacun, en les liant pour ainsi dire, que l'on peut espérer de grands succès et de grands résultats. Mais, que veux-tu, ce n'est pas la mode. Ce défaut d'ensemble dans les opinions des gouvernants nous a mis ou nous mettra le défaut d'ensemble dans les combinaisons et opérations militaires nous mènera je ne sais où...

Très mauvais temps. Néanmoins, Marceau voudrait attaquer le plus tôt possible : pour cela, il n'attend que sa cavalerie... Il prie Kléber de lui envoyer de l'artillerie ; il n'a pas de caissons de réserve...

C'est une pitié, en vérité, que de faire la guerre comme cela. Si j'avais une affaire, que deviendrais-je ?

Ceci est assez drôle et — je crois — imprévu.

Il paraît que Joseph de Maistre s'aperçoit, en faisant des recherches généalogiques, qu'il était le parent de l'empereur, à un degré très éloigné, — parent tout de même, et par Josephine.

Il en fit part au roi de Sardaigne. Et il indiquait aussi que sa lettre était confidentielle... Mais à présent !... Enfin, voici la lettre :

Monsieur le Chevalier,

Il manquait à mes singulières annales d'être parent de Napoléon, du moins par alliance. Jetez les yeux sur l'arbre généalogique ci-joint, vous verrez que j'ai avec sa femme un trisaïeul commun. Les recherches qu'elle a faites sur les maisons de Seyssel et de Montfaut ont fait connaître à ma famille cette descendance commune dont nous n'avions ni ne pouvions avoir aucune idée. Une branche collatérale des Seyssel, descendant de Jean-

Louis, est fixée en Savoie, à toujours été fort connue de nom et traitée comme parente, mais ce Jean-Louis transporté dans un autre monde, nous était parfaitement inconnu.

Mon frère, en me faisant part de cette singulière découverte, ne me

